

sifs plus effroyables les uns que les autres. La lutte terrible engagée dans ce moment même sur les plateaux lointains de l'Afrique Australe nous fait voir que la paix n'est qu'un rêve, le plus funeste de tous les rêves pour ceux qui le prennent au sérieux. Elle fait voir aussi qu'il y a des nations qui auraient beaucoup mieux fait de s'occuper un peu plus de leurs propres affaires et moins des nôtres, mais en outre, qu'elle qu'en soit l'issue, elle est pour nous une leçon et un exemple. Même en tenant compte des circonstances favorables au plus faible des deux belligérants comme la distance, une tactique spéciale, une connaissance approfondie du pays, une grande justesse de tir, nous avons devant nous le saisissant spectacle d'un petit groupe d'hommes supportant l'effort de la nation qui se considère comme la plus puissante de la terre. Nous voyons ainsi ce que peuvent la volonté et le patriotisme avec des ressources, en somme, assez minimes. Certes, la forfanterie n'est plus de mise aujourd'hui. Les luttes entre nations sont trop sérieuses, ont une portée trop grave pour un avenir qui peut être définitif à ce moment du partage général du globe, tel qu'il se pratique sous nos yeux, pour qu'on les envisage d'un cœur léger et d'un esprit inconscient, mais il ne faut pas non plus exagérer les choses. On ne supprime pas un grand peuple comme un escamoteur le fait d'une noix de muscade dans un tour de passe-passe. Avec les forces énormes dont nous disposons, je crois que nous pouvons envisager l'avenir avec confiance. Notre histoire nous y convie. Deux fois dans la seule guerre de cent ans, à une époque où la France était divisée, où une partie de ses enfants se trouvait dans les rangs ennemis, deux fois, dis-je on l'a crue au tombeau, et comme Lazare, elle est sortie triomphante des bras de la mort. Au 16^e siècle, Charles-Quint, le grand empereur, nous envahit par le sud et le nord et c'est nous qui, quelques années après son abdication, nous payions à même des tranches de cet énorme gâteau qu'on appelait l'Empire d'Allemagne. Dès ce temps, on se partageait la France en imagination entre Allemands, Anglais, Espagnols et traîtres de notre propre patrie, comme cet abominable connétable de Bour-